

Joe, une quête de l'Ouest

Julie Plé

**Joe, une quête
de l'Ouest**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08205-9

Chapitre I

– C'est quoi ton nom, gamin ?

– Joe, m'sieur.

– C't'un beau faux nom ça !

« Merde ! Démasqué ! Ça aura pas durer longtemps... » pensa Joe, qui sourit pour faire bonne figure. L'homme s'aperçut de son malaise et dit :

– T'en fais pas gamin, personne porte son vrai nom, ici ! Mais dis-moi, t'as quel âge ? Tu m'as pas l'air très vieux...

– J'ai dix-neuf ans, monsieur.

Le vieil homme hocha la tête. Joe se détendit, son mensonge semblait avoir pris. Le vieux fourrageait dans sa barbe, pensif.

– Dix-neuf ans... Et pourquoi qu'tu viens toquer à not'porte ? Et d'ailleurs, comment qu't'es arrivé jusqu'ici ?

– A vrai dire, en me perdant, répondit Joe, un peu honteux.

– Hmm... Et qu'est-ce tu veux exactement ?

– Travailler.

– Travailler ? Travailler ?

L'homme paraissait réellement étonné de la requête de Joe.

– J'crois qu'tu t'es trompé d'porte, mon garçon. Vas plutôt voir en bas, au village, dans une ferme, ils ont bien besoin de gentils p'tits garçons vachers, ces gentils p'tits gens honnêtes.

– Travailler honnêtement monsieur, ça me donne envie de vomir. Et les gens honnêtes, franchement, c'est pas ceux qu'on croit, je suis bien placé pour en parler.

– Pourquoi ?

Le vieux semblait s'intéresser à lui, malgré tout le mal qu'il se donnait pour faire paraître le contraire. Joe respira, peut-être trouverait-il sa place ici, dans cette bande. Il se sentait fier, mais il ne savait pas vraiment quoi répondre au vieil homme.

– Mon... Père est ce qu'on appelle un homme « honnête », qui n'a pas compris que l'esclavage a été aboli il y a plus de 10 ans.

– Mmmh, je vois, murmura le vieil homme en fourrageant dans sa barbe grise, et c'est pour ça que tu t'présentes là ? Un jeune gars comme toi, qui n'a déjà plus foi en la vie, c'est triste.

Un silence. Le vieux semblait réfléchir.

– T'as même pas de poils au menton, fiston. Et arrête de m'appeler M'sieur, moi c'est Tom.

– O.K., Tom. Mais même si j'ai pas de poils au menton, je sais lire, et je sais que vous et votre

bande valez 30 000 dollars, et je sais où vous vous cachez, alors...

Joe vit que la menace ne prenait pas, et il se sentit idiot d'avoir cru pouvoir faire chanter le chef de la bande de brigands les plus craints de toute la région.

– Tu parles bien gamin, et tu sais compter, alors retourne chez ta mère, ce s'ra mieux pour toi.

– Je partirai pas. Et pis ma mère est morte.

– Condoléances, murmura le vieux, puis d'une voix plus forte il dit, y'a pas de place pour toi, ici.

Avant que Joe n'eut le temps de rétorquer quoi que ce soit, la porte s'ouvrit. Un petit homme entra, enfin, son odeur avant lui, suivie de sa maigre personne. Le vieux Tom, un homme immense aux cheveux gris et à la barbe fournie, assis sur un tabouret bien trop petit pour lui, lâcha la patate qu'il était en train d'éplucher, la cinquième depuis que Joe était entré, se leva et prit par le bras le petit homme qui venait d'entrer.

– Alors, Jack, qu'est ce qui s'passe ?

Le gars tremblait, ses cheveux blonds et raides collés sur son crâne par la sueur qui perlait sur son front, et, Joe le remarqua alors, il pleurait. Ses larmes luisaient dans l'obscurité de la pièce.

– Bah... Y'a... Enfin... Tu sais... C'est Juan... Il est mort...

Le visage du vieux Tom devint livide. Il eut un regard absent, puis secoua la tête pour se ressaisir, et marmonna :

– Merde alors... Juan...

Jack, qui n'avait pas remarqué Joe jusqu'alors, le fixa de ses grands yeux bleus de taupe et demanda en le désignant du pouce :

– C'est qui, le gosse ?

– C'est Joe, répondit Tom.

– Ah, Joe...

Une goutte de sueur coula sur le front de l'intéressé, car l'ambiance dans la pièce était étouffante. En fait, ce n'était pas vraiment une pièce, c'était une cabane, perdue au milieu d'une forêt dans une immense clairière, entourée de tentes dans lesquelles les hommes de la bande dormaient. À l'intérieur se trouvaient une longue table en bois, avec une douzaine de chaises en bois elles aussi. Les fenêtres étaient fermées, et des rideaux fleuris de goût douteux empêchaient la lumière d'entrer. Au fond se trouvait le tabouret du vieux Tom, et un vieux poêle qui devait être le bienvenu en hiver, ce dernier étant connu pour être très froid. Sur les murs pendaient deux fusils, ayant certainement servi pendant la guerre de Sécession. Et par terre, des couvertures roulées en boule sous des bancs adossés au mur.

– Alors, demanda Jack, qu'est-ce qu'on fait pour Juan ?

– On l'enterre.

– J'veux bien mais, qui va s'y coller ? C'était lui qui le f'sait d'habitude...

Silence. Les deux hommes se grattaient le menton. Le vieux Tom faisait des efforts considérables pour s'empêcher de pleurer, et cela se voyait. Joe n'en croyait pas ses yeux, un bandit qui avait du cœur, ça n'existe pas !

– Je peux le faire, moi, dit Joe, qui était un peu déçu de ne plus être le centre de l'attention.

Les deux bandits le regardèrent.

– Qu'est-ce que t'as dit, gamin ?

– J'ai dit que je pouvais le faire.

– De quoi ?

– Bah, enterrer vot' mort, je peux le faire.

Joe se retrouva ainsi à creuser une tombe, la première de sa vie (et il espérait la dernière), pour un parfait inconnu. Sous un soleil de plomb, il creusait la terre avec la pelle du mort, quelle ironie ! La terre était sèche et s'effritait, Joe recevait de la poussière dans les yeux et dans la bouche, ce qui faisait qu'il devait interrompre souvent sa besogne pour ne pas s'étouffer. Ses vêtements sales lui collaient à la peau, et pourtant, il ne regrettait pas d'être là. Sans qu'il ne put dire pourquoi, il se sentait chez lui ici, et il sentait que la tâche qu'il accomplissait lui donnait de la valeur auprès des autres gars du camp, et qu'il était déjà un peu intégré.

Les bandits, une dizaine environ, venaient voir de temps en temps comment il s'y prenait. Ils pouvaient tous autant les uns que les autres. Joe se

rassura en se disant que bientôt, il puerait autant, et qu'il ne serait plus incommodé par l'odeur.

La tombe creusée, il dut aller chercher le corps. Mais quel corps ! Joe ne s'attendait vraiment pas à ça. Le mort, là, il avait la moitié du visage arrachée, du sang lui coulait de la bouche, et une plaie par balle séchée s'ouvrait à côté de son cœur, pour le plus grand bonheur des mouches qui vrombissaient de bonheur partout dans la tente. À peine rentré dans cette dernière, saisi par la vue et l'odeur du cadavre, Joe en ressortit en courant pour aller vomir quelques mètres plus loin. Les gars dans les tentes alentours sortirent et rirent devant ce pauvre gosse vomissant tripes et boyaux.

– Bah alors gamin, t'as vu un mort ?

Joe s'essuya la bouche d'un revers de manche, et cracha par terre.

– C'est ça, crache ! Quand t'en auras fini avec le vieux Juan, viens donc bouffer un peu ! C'est qu'il est lourd, l'enfoiré !

Joe traîna tant bien que mal le cadavre plus très frais, se retenant à chaque pas de vomir. Le mort était vraiment très lourd. Tellement lourd, qu'il laissait un sillon dans la terre derrière lui. Joe suait énormément rivières et, quand il arriva au bord du trou qu'il avait creusé, il poussa dedans le corps sans trop se soucier de savoir dans quel sens il tomberait, et, épuisé, il faillit tomber avec. Heureusement, le

cadavre roula et se retrouva sur le dos, sa face arrachée prenant ses derniers rayons de soleil.

Alors que Joe commençait à recouvrir le mort de terre à grand coup de pelle, un gars rondouillard avec une grosse moustache brune et une couronne de cheveux ondulés sur la tête, Pablo, arriva vers lui, et lui tendit une chaussure, dont la semelle se détachait et formait une bouche édentée mais souriante.

– T’as perdu ça, dit-il avec un accent mexicain en se penchant au-dessus de la fosse et souriant au mort, du même sourire que la chaussure. Puis il la jeta sur le ventre de feu Juan, ce qui fit jaillir un peu de sang qui lui restait dans la bouche. Macabre. Joe vomit, et cela atterrit sur le visage de Juan.

– Au moins, on voit plus le sang, rit Pablo.

Lorsque Joe eut fini d’enterrer le pauvre diable, la nuit commençait à tomber, sa chemise sentait le vomi, et ses ongles étaient d’une noirceur inimaginable. Les gars étaient réunis autour du feu, pas tant pour se réchauffer que pour s’éclairer. Il y avait onze gars en tout : Ted, Tom, Jack, Josey, Bill, Ed, l’Indien, Scott, Bobby, Pablo et Ray. C’étaient des types sortis de nulle part, tous différents, avec de faux noms. Comme Joe. Cela le rassura. Il se rendit vite compte qu’ici, même si personne ne connaissait le passé de personne, les gars étaient tous frères, au-delà des liens du sang. Tous riaient, buvaient, chantaient en chœur et ils ne

firent pas de manières quand on leur annonça que Joe venait d'entrer dans la bande. Au contraire, deux d'entre eux, Ed et Ted, s'assirent chacun d'un côté de Joe, et lui tendirent une bouteille de whisky, en guise de bienvenue. Joe fit un signe de refus, mais avant qu'il ait pu faire quoi que ce soit, Ted, un petit rouquin aux cheveux longs noués en queue de cheval et au nez fin, lui fourra le goulot dans la bouche en ricanant. Le vieux Tom intervint :

– Attendez avant de vous bourrer la gueule, on a quelques p'tites choses à expliquer au gosse avant qu'il tombe ivre mort !

– Bon, bon... Marmonnèrent Ed et Ted en retirant la bouteille de la bouche de Joe, qui toussait, la gorge brûlée par l'alcool.

– Première chose, commença le vieux Tom, pas de bondieuseries ou autres conneries de ce genre ici. Bien reçu ?

– J'suis pas croyant, réussit à articuler Joe entre deux quintes de toux.

– Bien, ensuite, on vole seulement en cas de nécessité, et uniquement les chasseurs de primes. Compris ?

Le vieux Tom avait dit cela le plus naturellement du monde. Les chasseurs de primes étaient l'ennemi numéro un du bandit, et les gars ici s'amusaient à les détrousser. Joe n'en revenait pas. Depuis qu'il était arrivé, tout ce qu'il croyait savoir

sur les truands se révélait complètement faux. Ces gars-là étaient humains !

– Pourquoi ?

– Parce que ce sont des connards qui profitent de la mort des autres. D'autres questions ?

Le vieil homme n'attendait pas de réponse. Joe hocha la tête, cela lui semblait plutôt juste.

– On récupère uniquement l'argent qu'ils se sont fait sur la tête de nos camarades de grands chemins. On tire que si on y est obligé. Si un gars est dans la merde, on l'abandonne pas, faut l'aider. Personne doit être laissé derrière...

Nouveau hochement de tête. Joe était étonné, ce n'était pas l'idée qu'il se faisait d'une bande de hors-la-loi.

– Une fois par mois environ, on descend au village, en bas, Lauret, refaire le stock de whisky et de nourriture. Tu peux y descendre plus souvent si tu veux, mais évite d'y aller dans les jours qui suivent une attaque, les chasseurs de primes sont assez rancuniers.

Quelques ricanements fusèrent ici et là, et le vieux Tom sourit. Ed, le grand brun avec une petite barbe, maigre comme un clou, lança de sa voix nasillarde :

– La leçon est finie pour aujourd'hui, on peut boire maintenant ?

– Bien sûr ! A votre santé !